

Clément Vinette

Travaux

2019

Sanganeb reef

Installation vidéo (durée du film : 30 min)

Galerie MEAN- 2019

«Sanganeb Reef c'est l'histoire de dix personnes et d'un bateau, Iluna, naviguant en mer Rouge au large du Soudan. Lors de la traversée, le voilier échoue venant percuter le corail de Sanganeb Reef... Entre documentaire et récit(s) fantasmé(s), l'exposition retrace cet événement.

Cette histoire, Clément Vinette décide dix ans plus tard de la faire parler à nouveau. Au travers de témoignages filmés des différents protagonistes, il vient redessiner les contours de ce souvenir pluriel. À cela s'ajoute une nouvelle vision, la sienne, qui vient augmenter le récit. Au sol, sur une surface entre le sable et le pâtre, sont présentés des moulages d'objets, tels des pièces à conviction. Ces productions facsimilées, objets hybrides, s'inspirent des descriptions des interviewés et se placent alors dans les failles, les doutes, se jouant des multiples interprétations.

Sanganeb Reef n'a pas la volonté d'être un documentaire factuel d'un naufrage ni d'appuyer la dimension héroïque de l'événement, mais entend constituer une forme narrative propre, constituée par bribes et strates de souvenirs. L'exposition se compose autour de cet incident, cet élément perturbateur. À l'instar de ce qu'Hitchcock nommait le MacGuffin, l'artiste utilise ici les objets rythmant l'aventure, ces preuves flottantes, comme prétextes au développement de son scénario. La narration, constituée en chapitres, s'appuie sur ces objets mystérieux qui servent finalement plus de déclencheurs du récit et dont la véritable nature devient alors accessoire.

Par évocations, superpositions et ajouts de souvenirs, l'exposition met en jeu le processus de mémoire. Est-il possible de trouver une voix commune ? Quelles parts manquantes subsistent ? Le récit de l'un.e n'infléchit-il pas celui de l'autre ? Quelle forme de vérité peut in fine exister ?

Le display présenté offre diverses pistes de lectures qui explorent chacune leur tour le champ de la mémoire personnelle et collective, faisant basculer les faits dans la fiction».

Laura Donnet commissaire du collectif «L'île d'en face».





La mutation du jaguar bilingue

Performance. (45 min)

Festival d'Oodaq-Rennes- 2018

Festival Splash- TU Nantes- 2019

Au travers d'un récit de voyage intimiste qui pourrait sembler tout à fait classique voire ennuyeux, La mutation du jaguar bilingue tente volontairement de mêler le vrai et le faux d'un parcours touristique. Depuis Lima jusqu'en forêt Amazonienne, le récit se répète et se meut. Comme le voyageur qui peu à peu accède à une meilleure compréhension de la langue et du pays qu'il visite, le spectateur s'empare au fur et à mesure des clés que le spectacle lui donne et découvre la complexité d'un langage, d'un statut. Dans un aller-retour permanent entre l'image et la parole, entre un jeu et un réel, Clément Vinette nous questionne sur les notions d'intraduisible, d'interprétation et de représentation, qui se dégagent petit à petit dans le hors champs.



El mirador de los platanos

Installation sonore 200x200cm, (bois, faïence, acrylique, enceinte)

Lima-Perou 2018

L'installation «El mirador de los platanos» a été réalisée en 2018 à Lima lors d'une résidence de recherche et de création, organisée par l'association nantaise TRAVESERSER. La résidence a consisté à travailler un mois à «La Chakra», un jardin botanique situé en banlieue de Lima. La région est en pleine expansion démographique et voit s'implanter chaque jour un peu plus des migrants nationaux venus chercher du travail à Lima. La Chakra cristallise ces tensions et, de par son activité de jardin botanique, fait figure de résistance.

Environ 2 hectares plantés depuis 30 ans entre les limites de Lima et les portes du désert. Le jardin botanique de «La Chakra» perdure et résiste à la poussière de Cementos Lima®, à l'urbanisation massive qui se déploie autour d'elle, à l'assèchement du fleuve qui irrigue ses plantes.

Pour tenir elle s'ouvre. La Chakra est un lieu de croisements, chargé des histoires des différents employés qui s'y sont succédés et continuent de venir y travailler. Les histoires de la famille Del Aguila aussi, ceux qui ont fondé le lieu.

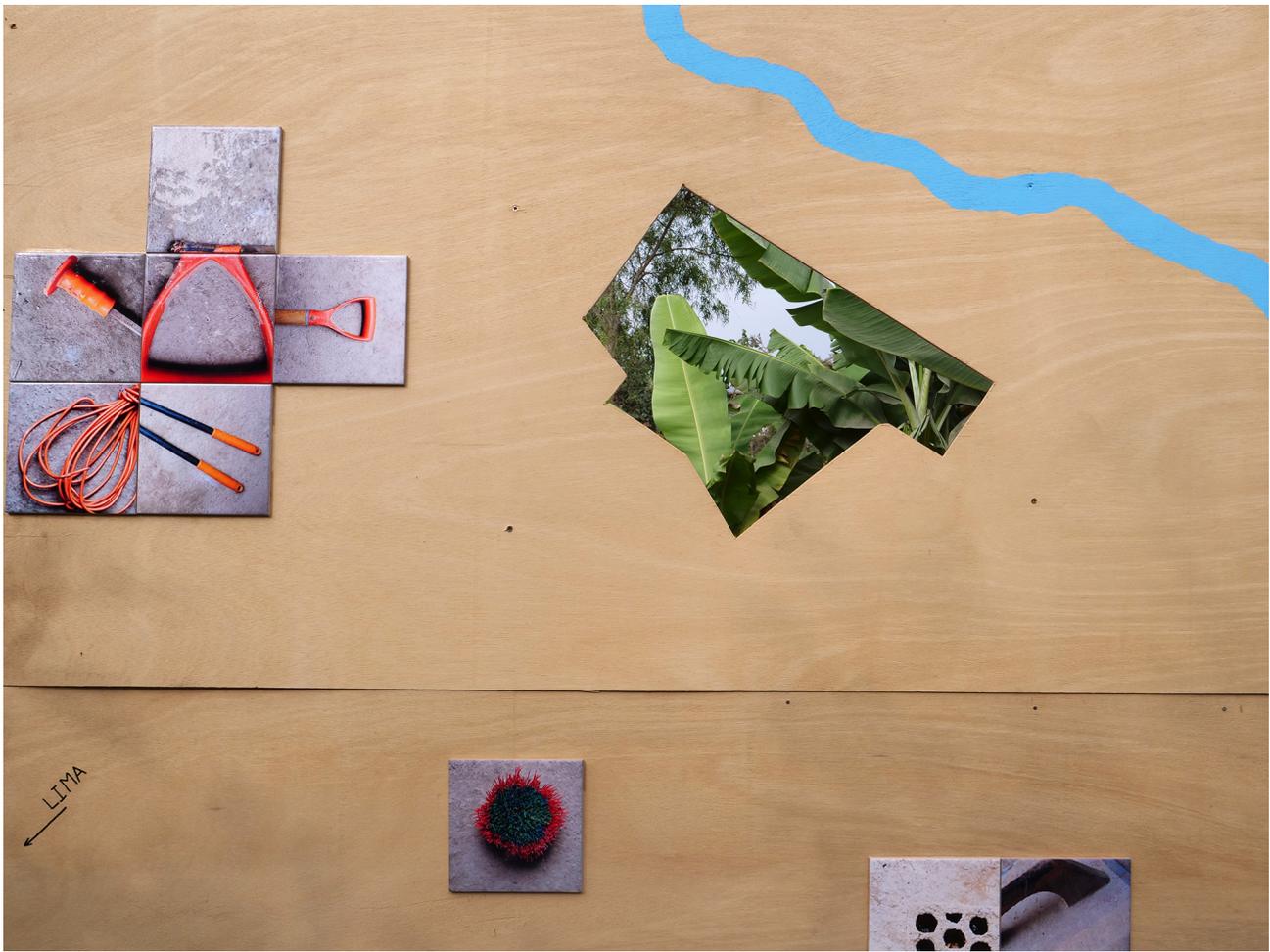
En employant les méthodes de la représentation cartographique et en tentant de s'en approprier les codes, l'installation « El mirador de los platanos » tente de raconter ce paradoxe qu'entretient la Chakra avec ses alentours. Une carte sensible, qui affirme sa subjectivité.

Représentée par un trou, le jardin botanique endosse à la fois le rôle d'une erreur cartographique, dans l'espace il fait aussi office de cadre photographique, il permet une plongée sonore dans l'histoire des Del Aguila ou, plus simplement, il est un observatoire à oiseaux.

On nomme, « légende » ce qui permet d'interpréter les représentations graphiques d'une carte. Et dans un même temps, on dit d'une « légende » que c'est un récit qui mêle le vrai et le faux, et qui se transmet oralement.

Cette carte n'a pas une légende, mais plusieurs. Autant qu'elle a de regardeurs.





Fugue

Installation sonore
200x150cm (papier peint, enceintes)
Galerie François II, Nantes
2016

Il a disparu depuis un moment. Sans laisser de traces. Son téléphone fonctionne et ses proches lui laisse des messages. Est-il à la mer pour profiter de l'arrivée du printemps ? Est il passé récupérer une voiture à la gare de Nantes ou de Strasbourg ? Rejoint-il quelqu'un ? Une amie ou une amante ?...

L'installation sonore Fugue a été présentée à l'occasion de l'exposition «Deuxième mesure de la parallaxe d'une étoile » en 2016 à Nantes. Elle est composée d'une photo en papier peint et de deux enceintes diffusant une sélection de messages vocaux. Ces messages vocaux enregistrés et conservés depuis deux ans proviennent de ma propre messagerie téléphonique.



Lien web de l'extrait sonore

<https://soundcloud.com/user-939505778/fugue>



Tant pis pour la note

Tableau vivant
2016.

«Après son accident, Marc a quitté la boîte de travaux public pour devenir taxi-man. Un boulot qui le soulage un peu et qui lui laisse le temps de voir venir. Il n'a jamais été à l'aise en société et n'arrive toujours pas à se faire à la clientèle aisée du centre ville. Des jeunes, enfin la plupart, montent à l'arrière pour baiser ou se défoncer. Depuis trois ans il se contient poliment en attendant que ça passe. Son seul plaisir tient dans son auto-radio. Il se branche sur la fréquence de la police. Inépuisable.

Mila n'a pas vu ses parents depuis trois mois. Elle a pris l'avion pour revenir un week-end passer un peu de temps avec eux. Elle arrive au terme de ses études d'Anglais, la dernière ligne droite comme ils disent. Celle qui plonge n'importe quel jeune de son âge dans un état partagé d'élan sauvage et de doute profond. Avant cette retraite parentale, elle a décidé de rejoindre ses anciens amis pour boire des coups. C'est vendredi soir. En sortant de l'aéroport, elle prendra un taxi. Tant pis pour la note.»

Reprenant le principe du tableau vivant, « Tant pis pour la note » est une tentative de mise en scène pour l'espace d'exposition.

Avec Tanguy Bordage, Camille Coléon et Loïc Martin.

Crédits Photos : Axel Vanlerberghe.





Sweat Lodge

Documentaire sonore
2016

« Nous sommes en mai 2016 et l'histoire se passe en France, entre Nantes et Rennes. Le collectif Sweat Lodge est en tournée pendant une quinzaine de jours avec son dernier évènement « Roule ton patin ». Depuis plus de dix ans l'association Nantaise développe une plate forme de production dédiées aux cultures cirques et sound System. En itinérance à chaque tournée, le collectif implante son chapiteau, devenu sa « hutte de sudation », sa sweat lodge, en anglais.

Empruntant l'esprit de la culture techno, ils mettent en place une TAZ ou Temporary Autonome Zone ou Zone d'Autonomie Temporaire comme ils disent, et convient les spectateurs à danser, à suer, et à entrer en trans le temps d'une soirée. Une Invitation à l'abandon de soi, et à la fête comme acte de résistance.

Cette chronique fait le portrait d'un collectif qui Fait la fête.»

Ce documentaire sonore a été diffusé durant le festival « Utopie Sonore » qui s'est déroulé fin aout 2017.



STATEMENT

« Nous racontons et vivons des histoires pour nous assurer que nous sommes vivants. Nous racontons et vivons des histoires parce que nous vivons dans des histoires. Le genre d'histoires que les gens changent en vies ; le genre de vie que les gens changent en histoires. Ou nos vies deviennent des histoires, ou il ne sera pas possible de leur donner un sens. La vie n'existe pas par elle-même, car si elle n'est pas contée, elle est juste quelque chose qui passe, rien de plus. Les histoires n'arrivent qu'à ceux qui peuvent les raconter. Nous devenons les histoires que nous racontons sur nous-mêmes. Mais ceci est également vrai : les histoires peuvent nous sauver. Et, à la fin, les histoires sont tout ce qui reste de nous. Des histoires. »

Rodrigo Fresan, (Mantra, 2001, ed.Points)

C'est par le prisme du récit et de ses différentes formes que mon travail peut trouver une continuité. Du moins c'est un lien clair que l'on peut tisser entre les différentes pièces que j'ai réalisées jusqu'à aujourd'hui. Toutes s'attèlent à mettre en forme une histoire, un récit, une narration, ou plusieurs. Parfois sans début ni fin, parfois très classique avec un schéma narratif courant, parfois flottant voire vaporeux.

Peut être est-ce dû à un défaut du conduit auditif qui mène à mon oreille interne, ou peut-être qu'une déformation de ma cornée modifie la réception de mes synapses visuelles ou bien peut-être est-ce simplement une caractéristique psychologique développant chez moi une propension à « en faire des caisses », mais je vois et j'entends des histoires partout. Et particulièrement quand il y a un groupe d'individus qui parlent, travaillent, mangent, boivent, jouent ou dorment.

Et souvent ce sont ces questions qui m'animent lorsque je les observe ou les écoute :

Comment faire le récit d'un groupe ? Comment ces gens font-ils groupe ? Cet ensemble d'individus peut-il raconter et transmettre une histoire de façon collective ? Quels systèmes de communication existent-t-il entre eux ? Qui prend la parole pour raconter ? Peut-on parler du groupe sans en faire partie ? Si l'un d'entre eux les quitte (par inadvertance ou par manque de loyauté par exemple) qu'advient-il de cette nouvelle entité ? La brebis galeuse, la tête de turc, le maillon faible est-il nécessaire au bon fonctionnement social du groupe ?...

Un puit sans fond de problématiques à portée de mains. Une source intarissable d'histoires qui ont toutes déjà existé et qui ne font que se répéter. C'est donc sur les conditions d'apparitions et de réceptions de ces histoires qu'il m'intéresse de travailler. C'est dans la forme que résident les mécanismes qui génèrent ma mise en branle, ma gratouille sur un carnet, mon clavier qui tapote, ma voix qui tremblote, ma scie sauteuse qui brrrrr.

Comme pour beaucoup j'avance à vue en me repérant avec des phares comme les artistes Bertille Bak, David Claerbout, Omer Fast, Clément Cogitore, Neil Beloufa, Arnaud Théval, Miguel Gomes, Jean Charles Hue, Betina Atala... Malgré leurs très grandes différences, tous ont en commun de manier l'image et le récit pour faire œuvre.

De mon côté, je passe de l'écrit à l'image, du réel au fictionnel, de la voix singulière à la chorale. Je parle, je filme, je construis. Je bricole. Avec la conviction que rester un amateur des médiums que je travaille me permet d'avoir le recul et la distance nécessaire vis à vis de mes objets.

Dans un jardin, par un après-midi radieux, deux hommes déplient une table de Ping Pong. Comme eux, la table n'est plus toute jeune. L'un des deux se baisse en dessous de la table et constate qu'un des pieds est cassé. Il attrape une des raquettes et la fixe avec du scotch pour compenser le pied cassé. La tête baissée il commence :

-« Tu vois Roger, dans son sens ancien, le verbe bricoler s'applique au jeu de balle et de billard, à la chasse et à l'équitation, mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle. »

Il se redresse, fier de son installation. La table est presque plus bancal qu'avant.

-« Oui Claude oui... Mais ne met pas trop de scotche car c'est le jeu qui subsiste entre les divers éléments qui permet le bon fonctionnement d'un mécanisme. D'autre part, ce jeu ne doit pas être exagéré, car la machine serait comme folle. (...) Jeu signifie donc la liberté qui doit demeurer au sein de la rigueur même. »

L'homme bricoleur : **Claude Lévi Strauss** dans *La pensée sauvage*.

L'homme joueur : **Roger Caillois** dans *Les jeux et les hommes*.